

## L'homme et le monde

### I) La connaissance du réel : de la connaissance perceptive à la connaissance rationnelle

#### A) La connaissance sensible : la perception du monde

Nous nous intéressons d'abord à la connaissance sensible du réel, c'est-à-dire celle qui repose sur la saisie du réel par les sens, au sein d'une « expérience ». La connaissance du réel fondée sur l'expérience est appelée connaissance *empirique*. peut faire l'objet d'une connaissance empirique, d'une « expérience » au sens large.

##### 1) Perception, sensation et jugement

S'il est un point sur lequel la plupart des philosophes occidentaux s'accordent, c'est sur le fait qu'il faut se méfier de la connaissance que nous délivre notre saisie sensorielle du monde : « les sens sont trompeurs » (c'est une formule de Malebranche, philosophe français du XVII<sup>e</sup> siècle). Un bouchon peut me sembler plus chaud qu'une paire de ciseaux, alors qu'ils sont de la même température ; un bâton plongé dans l'eau me semble brisé, etc. On peut évidemment y corréliser toutes les « illusions d'optique », qui nous indiquent que nos sens nous conduisent vers des énoncés faux. Mais justement : est-ce l'*information* donnée par les sens qui est fautive, où la *conclusion* que l'on tire à partir de ces informations ? Pour Rousseau, il faut distinguer dans la **perception** ce qui est de l'ordre de la sensation, et ce qui est de l'ordre du jugement, c'est-à-dire de l'*interprétation* de la sensation par la pensée (par « l'entendement »). Ce que disent les sens n'est pas faux (je perçois bien une image visuelle de bâton brisé, le psychotique entend bien des voix), mais le jugement est erroné (le bâton n'est pas cassé, les voix ne sont pas celles de quelqu'un d'autre). Pour faire en sorte que la perception ne nous trompe pas, ce n'est donc pas de mes sens que je dois me méfier, mais bien de mon jugement.

Mais est-il possible de *dissocier* sensation et jugement dans la perception ? La sensation est-elle antérieure au jugement, ou faut-il admettre que toute sensation est *déjà* interprétation ?

##### 2) Perception et interprétation

###### a) L'interprétation précède et guide la perception

On voit la difficulté qu'il y aurait à dissocier sensation et interprétation dans le cas de la sensation visuelle : est-il possible de « voir » une chose sans la situer *d'emblée* dans un espace tridimensionnel ? L'espace tridimensionnel est une construction de l'esprit : la réalité « n'a » pas trois dimensions, c'est nous qui construisons ce référentiel tridimensionnel du fait des caractéristiques de notre vision (binoculaire) ; il y a peu de chances qu'une mouche (yeux à facettes) ou une chauve-souris (sonar) voient le monde « en » 3 dimensions. Or il nous est sans doute impossible de faire abstraction de tout référentiel spatial pour « voir » quelque chose : la sensation est d'emblée, « toujours-

déjà » inscrite dans un référentiel construit par la pensée : que serait une image visuelle qui ne se situerait pas dans un espace à deux ou trois dimensions ? Voir, c'est donc déjà interpréter : c'est inscrire nos sensations dans un référentiel mentalement élaboré.

Par ailleurs, il faut remettre en cause l'idée que la saisie du sens d'un signe sensoriel (son interprétation) est *postérieure* à la sensation. Lorsque j'entends quelqu'un qui parle dans ma langue, je *ne peux pas m'empêcher* de comprendre ce qu'il dit ; je ne peux pas « saisir les sons » sans effectuer simultanément le travail d'interprétation. Dissocier sensation et interprétation est ici encore impossible (cela vaut aussi pour l'écrit : si j'écris « MERCI ! », essayez de ne pas *lire*, mais seulement de voir...). Voir, c'est « voir-comme » : c'est interpréter. On peut même dire que l'interprétation *précède* la perception, ou plutôt qu'elle *l'anticipe* : c'est parce que j'ai déjà une pré-compréhension de la suite de la phrase que je peux la percevoir nettement si le son se brouille, voire si mon interlocuteur s'interrompt ou cherche ses mots. La perception du réel s'inscrit toujours dans un faisceau d'interprétations qui l'anticipent.

On peut en outre remarquer que cette interprétation de la sensation introduit dans la perception des choses qui, elles, ne sont pas directement accessibles à la sensation. Lorsque je vois quelqu'un qui se tord par terre en hurlant, je ne vois pas quelque chose que, ensuite, j'interprète comme le spectacle de quelqu'un qui doit avoir mal quelque part. Je vois quelqu'un *qui souffre* : c'est bien pour cela que le théâtre et le cinéma existent. Face à l'image sur l'écran, je sais très bien que celui qui se roule par terre en hurlant n'est qu'un acteur, et qu'en fait, il n'a pas « vraiment » mal ; mais cela n'empêche pas de trouver le spectacle d'une scène de torture insoutenable, car je *ne peux pas* dissocier la sensation visuelle de son interprétation.

###### b) interprétation et intelligence technique : le filtre utilitaire

Mais l'interprétation ne fait pas qu'enrichir la sensation : elle l'appauvrit également. Pour Bergson, nos sensations ne sont jamais neutres, elles sont « toujours-déjà » passées au crible de notre pensée, qui évacue du champ sensoriel tout ce qui ne présente aucune utilité. Je ne « vois » que ce qui est éclairé par mon attention, ce qui est identifié par mon esprit comme digne d'être vu. C'est ce qui explique que, face à une séquence vidéo dans laquelle on doit compter les passes que se font des joueurs de basket, on ne « voit » tout simplement pas l'ours qui fait du *moonwalk* au milieu des joueurs. Cette donnée n'étant pas identifiée par la conscience comme une donnée pertinente pour la tâche que nous avons à accomplir, elle est évacuée du champ de nos sensations, nous ne la « voyons » pas. Pour Bergson, l'homme est perpétuellement « affairé » dans le monde, il passe son temps à poursuivre des objectifs, des buts (ne serait-ce que ce but fondamental qu'est la survie) : et ce sont ces objectifs qui déterminent notre perception du monde, en évacuant de la sensation tout ce qui n'est pas mobilisable pour atteindre ces buts. Toute perception est donc déjà une sélection, une « réduction » de la sensation à ses seuls éléments utiles. Et il faut remarquer que, pour Bergson, cela ne vaut pas seulement pour la réalité extérieure : cela vaut aussi pour notre réalité intérieure : nous ne nous percevons nous-mêmes qu'à travers un filtre utilitaire qui ne « retient » que les données qui sont identifiées comme ayant une utilité pour l'un des buts que nous poursuivons (un peu à la

manière dont, lors d'un conseil de classe, on ne « retient » de l'identité et de la personnalité d'un élève que les éléments qui sont pertinents pour l'élaboration de l'appréciation portée sur le bulletin ; ce qui est évidemment réducteur).

### c) perception et langage

Mais Bergson va plus loin. Car le filtre le plus fondamental qui s'interpose entre le réel et notre perception du réel, c'est le *langage*. Notre perception de la réalité (extérieure et intérieure) aboutit dans la verbalisation de cette perception. Penser, c'est toujours « se dire », et toute perception du monde est déjà un processus de verbalisation de nos sensations. Percevoir le monde, c'est toujours le décrire avec les mots du langage. Or le langage est un filtre puissant, dans la mesure où les mots du langage ne désignent jamais des choses singulières (*cette table, cette lumière, etc.*) mais des « genres », c'est-à-dire des classes, des catégories d'objets. « Table » est un mot qui désigne l'ensemble des tables, abstraction faite de toutes leurs particularités, de toutes leurs singularités. Verbaliser une perception, c'est donc évacuer de notre « description » tout ce qui, précisément, est spécifique à cette perception, tout ce qui fait qu'elle est singulière, différente de toute autre. Or le langage joue un double rôle : d'une part il constitue le point d'aboutissement logique de toute perception du monde, et d'autre part c'est lui qui sert de support à la mémorisation. Le souvenir d'un événement repose sur la description verbale de cet événement (ce qui explique d'ailleurs que ce qui n'a jamais été dit, jamais verbalisé, disparaisse généralement de la mémoire — du moins en ce qui concerne la mémoire accessible à la conscience). De la multitude de sensations singulières que j'ai pu ressentir dans un instant privilégié, unique, ne seront « stockées » dans la mémoire que celles qui peuvent être appelées par une formule du type « j'ai vu un beau coucher de soleil »... Les mots du langage ne désignent toujours que ce qu'il y a de *commun* à plusieurs choses, mais aussi à plusieurs individus : car le langage se construit pour permettre aux hommes de communiquer : ce qui est absolument incommunicable, les sensations qui me sont propres, les expériences tout à fait singulières ne peuvent pas être pris en charge par le langage. Supposons que je sois le seul à avoir une sensation X, comment pourrait apparaître un mot désignant cette sensation ? Il ne servirait à rien, puisque personne (à part moi) ne pourrait comprendre le sens de ce mot : il y a donc peu de chances qu'il apparaisse dans les dictionnaires (ou alors il faudrait donner la définition suivante : « sensation X : sensation que ressent Monsieur Y quand il regarde la chose Z... ») Pour Bergson, le langage est donc un filtre entre nous et le réel : dans la mesure où nous n'accédons véritablement qu'aux sensations que l'on peut nommer, et dans la mesure où l'on ne peut nommer que ce qui est commun à plusieurs choses et compréhensible à plusieurs hommes, ce qu'il y a d'unique, de singulier dans toute expérience vécue tend à disparaître.

La sensation pure, brute, neutre, non interprétée n'est donc qu'une fiction théorique : toute sensation est *déjà* interprétation. Cette conclusion constitue une trame de tout le cours sur la connaissance : il ne peut y avoir connaissance du réel qui ne soit pas une *interprétation* du réel, fondée sur des choix, des principes, des points de vue qui doivent être posés *au départ*.